

## I

Le rêve est revenu cette nuit. Il ne s'était pas reproduit depuis plusieurs mois. J'ai beau tenter de me convaincre que je ne suis pas coupable. J'ai beau m'accrocher aux paroles de l'aumônier à Erbalunga : « Vous n'êtes pas responsables de vos rêves, nous disait-il. Seulement vous ne devez pas en tirer plaisir. Cela seul serait coupable ». Je me sens coupable et je sais que je le suis.

Je me suis levée abattue, quasi désespérée, les larmes aux yeux, et quand devant ma table de toilette je me suis regardée dans la glace, j'ai vraiment pleuré. Cela aurait pu durer longtemps et me laisser pour la journée meurtrie et irrésolue. Mais une sorte de force comme surgissant de l'extérieur ou explosant du fond de moi m'a saisie, une révolte tranchante qui m'a crié : Il te faut partir, quitter ce pays, quitter cette île, quitter cette maison. Oui, quitter cette maison ! Le rêve ne survient qu'ici, dans cette maison. Il n'est jamais apparu à Erbalunga au pensionnat, ni à Bastia ou à Canari chez les Felici. Quitte cette maison !

J'ai plongé mes mains dans la cuvette, je les ai remplies d'eau fraîche et j'ai baigné mon visage brouillé,

longuement, jusqu'à rendre son teint à mes joues et leur clarté à mes yeux rougis. Oui, je vais épouser Numa. Il m'emmènera loin d'ici, loin de cette île, sur le continent où nous habiterons Paris ou Aix-en-Provence. Je ne reviendrai pas à Valle di Paraso, je n'y reviendrai pas sans mon mari. Le voyage sera long et le séjour lui-même trop long, quinze jours, un mois... pour que cela vaille le déplacement. Avocat, Numa travaillera et ne pourra se le permettre souvent. Une femme ne quittant pas son mari, son épouse aura toutes les raisons de n'y pas revenir seule.

Ai-je aussitôt pensé cela qu'un autre cri résonne en moi : Et papa ?... Que va devenir papa, tout seul sans moi, sans celle que Vanina appelle « sa raison de vivre » ? N'en mourra-t-il pas ? Vanina me dira-t-elle : « En te mariant, tu as tué ton père », comme elle m'a dit si souvent : « En naissant, tu as tué ta mère » ?... Comment épouser Numa alors que mon âme est blessée peut-être mortellement par le rêve, ce rêve qui, s'il est péché, ne peut pas être confessé car on ne peut avouer à personne faute pareille, même pas à un prêtre, même pas à Dieu. Je n'ose même pas me la représenter à moi-même. La terreur me prend et j'use de tous les subterfuges possibles pour faire fuir les images qui renaissent et ne pas revoir les gestes qui me troublent... et m'horrifient quand ma pleine conscience reprend ses droits et me ramène à mon devoir.

Je me rassure en me disant que tout disparaîtra quand Numa sera mon mari. Je serai sauvée, j'aurai trouvé le rocher qui me protégera. Je pourrai, je saurai expier en oubliant et en ne m'attachant plus qu'à être épouse et, j'espère, mère. Mais en moi une voix persistante et si profonde qu'elle en est à peine audible, me répète inlassablement bien que je fasse tout pour la faire taire : Tu

es indigne... tu es indigne... indigne d'épouser Numa, indigne d'être la mère de ses enfants, indigne que tu es déjà d'être la fille de ton père...

C'est pourtant ce que je vais faire : épouser Numa. Il sera là tout à l'heure et rien ne doit me faire renoncer à cette décision. Oncle Saverio et tante Luisina demanderont officiellement ma main à papa et Numa me fera sa déclaration. Papa m'a dit que j'étais libre d'accepter ou de ne pas accepter, même si lui tenait beaucoup à ce mariage et serait très déçu que je refuse. Je vais accepter, je vais épouser Numa malgré le rêve, malgré la crainte, malgré la voix intérieure qui proteste. Numa va me changer, il va m'emmener au loin et rien ne sera plus comme aujourd'hui.

Il faut me préparer à l'accueillir. Auparavant je dois redevenir calme, être à nouveau en paix en moi-même et avec Dieu. Je m'agenouille loin des tapis trop doux, hors du parquet trop mou, sur la pierre froide du cabinet de toilette. Mes genoux me font mal, mal jusqu'à l'os. Je sais que la peau y bleuit, se marque du dessin du granit gris. J'en conserverai l'empreinte plusieurs heures. Ce sera ma pénitence : je serai corrigée et la sérénité de mon esprit rétablie. Je récite : Je confesse à Dieu Tout Puissant que j'ai beaucoup péché, en pensée, en action...

... en *pensée* ? Par la pensée, et après le rêve dont je ne suis pas responsable – non, je n'en suis pas responsable ! – est-ce que je commets une faute quand me trouble un sentiment de bonheur et si je n'y prends soigneusement garde, un début de désir qui me porte à revoir le rêve, à le revivre, à souhaiter, abominable tentation, qu'il revienne ? Je suis glacée. Serais-je doré et déjà damnée, aurais-je déjà perdu mon âme à jamais dans l'impossibilité d'aller confesser ce désir, cet insane bonheur sans raconter le rêve ?